

La Kasbah à Madrid

lundi 23 mai 2011, par [ALBA RICO Santiago](#) (Date de rédaction antérieure : 19 mai 2011).

Pour ceux qui ont suivis de près les deux occupations de la Kasbah à Tunis, il est très difficile de ne pas succomber au vertige de l'émotion d'un « déjà vu » devant les images des jeunes qui, depuis lundi dernier, donnent une dignité à la Puerta del Sol avec leur présencel : les matelas et les cartons, les petits papiers avec des slogans collés aux murs, les assemblées permanentes, les commissions de ravitaillement, de nettoyage et de communication, l'obstination devant la pluie torrentielle...

Ne nous nous y trompons pas : les protestations en Espagne s'inscrivent sans doute aucun dans la même faille tectonique globale et prolongée et réadaptent le même modèle organisationnel inventé à Tunis et en Egypte (et à Bahreïn, en Jordanie, aux Yémen, etc). Le capitalisme a échoué en tout mais il est parvenu à globaliser les ripostes.

« Des milliers de jeunes espagnols protestent contre les difficultés économiques » titrait le journal « Le Monde ». C'est vrai. En Tunisie également le chômage, la pauvreté et l'inflation ont joué un rôle dans l'éclatement des révoltes. Mais ce n'est pas cela qui est impressionnant. Ce qui est impressionnant, c'est que dans les deux cas, les manifestants ont réclamé et réclament la « démocratie ». Dans le cas de la Tunisie et du monde arabe, tout le monde pensait que les gens allaient évoquer la « sharia » - l'application religieuse de la loi - face à l'arbitraire et à la corruption. Dans l'Etat espagnol, tous les analystes soulignaient la pénétration rampante du discours néo-fasciste comme réponse à l'insécurité économique et sociale et à la perte de prestige de la politique. La droite conservatrice semblait, de chaque côté de la Méditerranée, la seule force capable de canaliser, en le déformant, le malaise général.

Mais voici que ce que les jeunes demandent, que ce soit là bas et ici, à Tunis et à Madrid, au Caire et à Barcelone, c'est la « démocratie ». Une véritable démocratie ! Que les Arabes la demandent, cela semble raisonnable, puisqu'ils vivaient et vivent encore sous des dictatures féroces. Mais que les Espagnols l'exigent semble plus étrange. L'Espagne n'est-elle pas une démocratie ?

Non, elle ne l'est pas. En Tunisie, il y a peu de temps, on pensait encore qu'il serait suffisant d'avoir une constitution, des élections, un parlement et la liberté de la presse pour qu'il y ait une démocratie. En Espagne, où l'on vient de chausser les bottes de sept lieux, on a compris en un éclair que les institutions ne suffisent pas si ceux qui gouvernent les vies des citoyens sont les « marchés » et non le parlement. Ces jeunes sans maison, sans travail, sans parti, ont associé avec une juste intuition les « difficultés économiques » au gouvernement dictatorial, non pas d'une personne en particulier, mais bien d'une structure économique qui désactive de manière permanente les mécanismes politiques - de la justice aux médias - sensés garantir le caractère démocratique du régime.

Ces jeunes sans avenir ont su mettre à nu d'un seul coup la fausseté qui affleurait et qui pendant des décennies à soutenue la légitimité du système ; l'identité faite entre démocratie et capitalisme. En Tunisie et en Egypte, le capitalisme frappait brutalement ; en Espagne il anesthésiait. Aucun régime économique n'a autant exalté la jeunesse en tant que valeur marchande et aucun ne l'a autant méprisé en tant que force réelle de changement. Tandis que la publicité offre sans cesse l'image immuable du désir de ne jamais vieillir, de rester éternellement jeune, les jeunes espagnols souffrent du chômage, du travail précaire, de la déqualification professionnelle, de l'exclusion matérielle de la

vie adulte et, pour ceux qui osent se soustraire aux normes socialement acceptées de la consommation petite-bourgeoise, la persécution policière.

Dans le monde arabe, afin de les empêcher de réclamer une existence digne, on frappait les jeunes et on les mettait en prison. En Europe, pour qu'on ne réclame pas une existence digne, on offre de la malbouffe, de la télévision poubelle...

En Tunisie, les jeunes qui ne pouvaient accéder à une vie adultes étaient retenus dans leurs corps à coups de matraque. En Espagne, les jeunes qui ne peuvent trouver leur propre logement ni travailler selon leurs compétences, peuvent encore acquérir des objets technologiques bon marché, des vêtements bon marché, des pizza bon marché. Maintenu bien loin des centres de décision, méprisée et sur-exploitée sur le marché du travail, modelée par l'homogénéisation de la consommation, la jeunesse est devenue en Europe et dans le monde arabe une sorte de « classe » sociale qui, du fait de ses propres caractéristiques matérielles, ne connaît plus de limite d'âge.

Mais nous nous étions trompés ; si la répression ne fonctionne pas, ce n'est pas le cas non plus de ce que Pasolini appelait dans les années 70 « l'hédonisme de masses ». Que ce soit des coups ou des somnifères, les jeunes n'acceptent plus qu'on les traite comme des enfants : ils ne se laissent plus terroriser (ils se disent « sans peur », là bas et ici), ni acheter (« *nous ne sommes pas des marchandises* »).

La Puerta del Sol à Madrid démontre également le grand échec « culturel » du capitalisme, qui a voulu maintenir les populations européennes dans un état permanent d'infantilisme alimenté par un spectacle permanent d'images et de sensations « fortes ». Effrayés ou corrompus, ont pu laisser les enfants voter sans danger que leur vote ait un quelconque lien réel avec la démocratie. C'est pour cela que, à Tunis et à Madrid, les jeunes demandent précisément la démocratie ; et c'est pour cela, qu'à Tunis et à Madrid, ils ont compris avec certitude que la démocratie est organiquement liée à cette chose mystérieuse que Kant situait de manière sans appel en dehors des « marchés » ; la dignité.

Il est impressionnant – impressionnant, c'est le mot – d'entendre crier ces jeunes sans parti, sans beaucoup de formation idéologique ou même allergiques aux « idéologies », le mot « révolution », comme à la Kasbah de Tunis. Ils sont pacifiques, disciplinés, ordonnés, solidaires, mais ils veulent tout changer. Tout. Ils veulent changer le régime, comme en Tunisie : le monopole bipartidiste des institutions, la corruption, la dégradation des services publics, la manipulation médiatique, l'impunité des responsables de la crise. Comme à la Kasbah de Tunis, tous les partis institutionnels, mais ceux de « gauche », ont été pris à contre-pied ou bousculés en dehors du jeu.

Les jeunes de Sol (et des autres villes espagnoles), ne représentent aucune force politique et ils ne se sentent représentés par aucune d'elles. Mais l'erreur – clairement instrumentalisée par ceux qui se sentent menacés par le soulèvement – c'est de penser que nous sommes confrontés à un rejet – et non devant une revendication – de la politique. À la lumière des expériences historiques précédentes, nous pourrions conclure que la perte de légitimité des institutions et de caste politique prête le flanc à des solutions populistes ou démagogiques, à l'émergence d'un « leader fort » dont la volonté résoudre miraculeusement tous les problèmes. Le fascisme classique en quelque sorte. Mais le fascisme classique, dont l'ombre apparaissait pourtant déjà à l'horizon, c'est justement ce que ces jeunes veulent empêcher et dénoncer. Le populisme et la démagogie nous gouvernent d'ailleurs déjà, les « leader fort » sont ceux qui dominent les partis au pouvoir et tentent de susciter leur adhésion sur des bases purement émotionnelles aux éternels enfants en lesquels ils voulaient nous transformer.

La Kasbah de Tunis, comme la Puerta del Sol, se révoltent justement, au nom de la démocratie,

contre toute sorte de leadership de caudillos. Il y a là bas, comme ici, une affirmation de démocratie pure, classique, quasi grecque. L'historien Claudio Eliano raconte l'annecdote d'un candidat athénien qui a découvert un paysan écrivant son nom sur la liste de ceux qui devaient être condamnés à l'ostracisme ; « Mais, tu ne me connais même pas », s'est plaint l'oligarque. « Justement, c'est pour ça », a répondu le paysan, « pour que tu ne sois pas connu ». A la Kasbah de Tunis existait une puissante susceptibilité face à tout ce qui était connu : toutes les personnes célèbres, connues par la télévision, toutes les personnes reconnues par les manifestants n'étaient pas les bienvenues sur la place. C'étaient les inconnus qui étaient autorisés à parler et à faire des propositions ; c'étaient les inconnus qui avaient l'autorité et non les « célébrités », ceux que le marché et son frère jumeau l'électoratisme accumulent.

Mais il se fait que les inconnus, c'est nous tous ; les inconnus c'est les monsieurs et madames tout le monde auxquels les candidats aux élections sourient en demandant leurs vote pour ensuite les exclure de toute prise de décision. A la Kasbah de Tunis, comme à la Puerta del Sol à Madrid, il y a une tentative de démocratiser la vie publique en rendant la souveraineté aux inconnus. Personne ne peut nier les risques ni les limites de ce pari, mais personne ne peut non plus nier sans malhonnêteté que « cette révolution contre les célébrités » constitue précisément une dénonciation du populisme mercantile et de la démagogie électoraliste, deux traits centraux des institutions politique du capitalisme.

Les jeunes de la Kasbah de Madrid, des Kasbahs de toute l'Espagne, veulent une réelle démocratie, car ils savent que c'est d'elle dont dépendra leur avenir et celui de toute l'humanité. Ils ne savent pas encore cette démocratie, comme nous le rappelle Carlos Fernández Liria, c'est ce que nous avons toujours appelé le communisme. Ils devront le découvrir par leurs propres voies, à leur manière. Nous, les plus vieux, ce que nous découvrons depuis cinq mois, dans le monde arabe et aujourd'hui en Europe, c'est que les « nôtres » - comme les appellent Julio Anguita - ne sont pas comme nous.

Dans « Le désir d'être punk », l'extraordinaire roman de Belén Gopegui, l'adolescente Martina, exemple vivant de cette génération sociale qui s'est constituée dans les marges des marchés, reproche à son père : « tu n'a pas été un bon exemple ». Nous n'avons, en effet, donné un bon exemple aux jeunes et, malgré cela, quand, à partir de la gauche, nous les méprisons seulement un peu moins que le mépris des Botin (grand patron espagnol du groupe Santander, NdT) ou de la Warner, quand nous pensions que toutes les subjectivités étaient définitivement formatées par un horizon blindé, ce sont eux qui se sont levés contre la « gavage de somnifères » pour réclamer une « révolution » démocratique. Martina est à la Puerta del Sol et il se peut qu'elle échoue également, comme a échoué son père. Mais qu'aucun cinquantenaire de droite (ni de gauche) vienne lui dire qu'elle a eu la vie facile ; qu'aucun cinquantenaire de droite (ni de gauche) vienne lui apprendre qu'on n'obtient rien dans ce monde sans lutter.

La seconde décennie du XXI^e siècle annoncé un futur terrible, peut être apocalyptique, mais il est déjà produit quelques surprises qui doivent nous rajeunir. L'une d'elle est que, même si tout va mal comme nous le disions, il est certain qu'il y aura résistance. Une autre, c'est que ce qui uni véritablement, c'est le pouvoir et que la Puerta del Sol, quoiqu'il se passe, a le pouvoir. Et enfin, c'est que toutes les analyses, aussi pointues et méticuleuses soient-elles, laissent toujours une inconnue qui finit par les démentir.

Il n'y aura pas de révolution en Espagne, du moins pas dans l'immédiat. Mais une surprise, un miracle, une tempête, une conscience dans les ténèbres, un geste de dignité contre l'apathie, un acte de courage contre le consentement, une affirmation anti-pub de la jeunesse, un cri collectif pour la démocratie en Europe, n'est-ce pas déjà une petite révolution ? Tout a recommencé plusieurs fois au cours de ces derniers 2.000 ans. Et quand certains pensaient que tout était terminé, voilà que

nous avons, à plusieurs endroits, le plus inespéré, des gens nouveaux disposés et engagés à commencer à nouveau.

Santiago Alba Rico

P.-S.

* Santiago Alba Rico est philosophe, marxiste et écrivain. Il réside depuis de nombreuses années en Tunisie. Publié sur www.rebellion.org. Traduction française par Ataulfo Riera pour le site www.lcr-lagauche.be